

[I]

PRÉFACE

JOSEPH-VICTOR DE SCHEFFEL

Parmi les poètes de l'Allemagne moderne, aucun n'a été plus fêté pendant sa vie, plus regretté après sa mort, que Victor de Scheffel. Ce double phénomène s'explique. D'une part, Scheffel incarne à un degré éminent le caractère particulier de son peuple ; d'autre part, il domine de sa haute stature les littérateurs de son temps et, dégagé de tout esprit d'école, son génie, absolument personnel et original, le sépare de ses contemporains, comme un de ces brillants météores dont l'éclat fait pâlir la lumière des étoiles et [II] dont personne ne peut dire s'il reparaitra jamais.

On a prétendu que Scheffel était le dernier des romantiques allemands. C'est à tort. Sans doute, ses poèmes présentent souvent l'aspect extérieur du romantisme, car le moyen âge, avec ses gloires, ses généreuses illusions, son unité dans la foi, exerçait sur lui une véritable fascination. Comme les romantiques, Scheffel se plaît dans les temps, qui ne sont plus ; il évoque volontiers les souvenirs de la chevalerie, les traditions religieuses, les vieux monuments, les fiers castels, les pieux monastères. Mais, s'il s'arrête parfois aux contemplations mystérieuses et aux douces rêveries, ce n'est jamais pour longtemps et l'on devine qu'il a horreur du faux sentimentalisme qui gâte les œuvres de tant de ses concitoyens. S'il fouille le passé, ce n'est pas pour le pleurer, c'est pour le faire revivre avec une incomparable habileté. Scheffel a la santé de l'intelligence. Ce ne sont pas [III] de vagues fantômes qui peuplent ses créations, ce sont des êtres bien vivants, avec leurs passions et leurs faiblesses.

Les sentiments et les idées qu'exprime Scheffel rentrent dans le patrimoine commun de l'humanité ; ils sont de tous les âges comme de tous les pays. Cependant ils portent profondément la marque nationale. L'Allemand du sud surtout y reconnaît le tour personnel de sa pensée et sa conception spéciale de la vie. De là l'enthousiasme que Scheffel lui inspire, de là aussi la difficulté pour les étrangers de bien comprendre ce poète et de l'apprécier à sa valeur. En France, il est peu connu, et encore ceux qui se sont donné la peine de le lire ne l'ont-ils guère considéré que comme humoriste. Le curieux mélange de réalité et de rêve, de gaieté et de sensibilité, qui caractérise ses œuvres, n'en est pas moins fort intéressant à étudier.

Tout en parlant de ses ouvrages, nous [IV] raconterons brièvement sa vie. Celle-ci commente ceux-là, car nul poète n'a plus souvent tiré son inspiration des événements qui l'ont frappé. Chez beaucoup d'écrivains, l'endroit où ils sont nés, le milieu dans lequel ils ont vécu, les incidents auxquels ils ont été mêlés, ne jouent qu'un rôle secondaire dans la conception de leurs livres. Il n'en est pas ainsi de Scheffel. Le sujet du *Trompette de Seckingen*, dont nous donnons aujourd'hui la traduction, par exemple, a, certes, une apparence romantique, et cependant, il n'y a pas de poème dont les détails soient empruntés plus directement à la vie quotidienne de l'auteur.

I

Le père de notre poète, Philippe-Jacques Scheffel, était ingénieur. Il fit partie, de 1817 à 1823, d'une commission franco-allemande pour la rectification de la frontière du [V] Rhin, ce qui lui valut la croix de la Légion d'honneur. Il servit aussi dans l'armée badoise, qu'il quitta avec le grade de major. Il occupa ensuite d'importantes fonctions dans les ponts et chaussées du Grand-Duché, s'établit à Carlsruhe et épousa, en 1824, une Wurtembergeoise, Joséphine Krederer. Trois enfants naquirent de cette union : Charles Scheffel, qui resta faible d'esprit ; Victor, l'écrivain dont nous nous occupons, et Marie, qu'une mort prématurée enleva en pleine jeunesse à l'affection de sa famille.

Le second fils, Victor, naquit le 16 février 1826. A l'école, élève doux et timide, il arriva presque toujours, à force d'application, à être le premier de sa classe. Enfant prodige ? Non, mais, s'il apprenait assez difficilement, il retenait d'autant mieux. Il parvint ainsi à parler et à écrire le latin

avec une pureté qui fit plus tard l'admiration de nombreux savants. Chose curieuse, l'étude de la langue maternelle lui fut plus pénible que [VI] celle des langues mortes. Les sujets de rédaction que lui proposaient ses maîtres l'embarrassaient souvent et, quand il eut à composer des vers, il s'acquitta de sa tâche de façon à ne laisser deviner à personne qu'il serait un jour un grand poète. Toutefois, au lycée de Carlsruhe déjà, il montra ses prédilections pour les mythes et l'histoire du moyen âge : il fonda avec ses camarades une société dont chaque membre portait le nom et même, dans les circonstances solennelles, le costume d'un chevalier de la Table Ronde.

Au moment de choisir une carrière, il hésita. Son père décida pour lui ; sans tenir compte du goût marqué de son fils pour les beaux-arts, il le destina à la magistrature. Scheffel fréquenta donc les Universités de Munich, de Heidelberg et de Berlin, combinant l'étude des lois avec celle de l'archéologie, de la philosophie et de la littérature. En 1848, il fut reçu docteur en droit *summa cum laude* et, peu après, il accompagna [VII] comme secrétaire le professeur Charles-Théodore Welcker, l'homme de confiance du gouvernement badois, au parlement germanique qui siégeait à Francfort-sur-le Mein. Là, il apprit à connaître les intrigues de la diplomatie, les petitesse de la politique, les convoitises de ceux qui posent pour le désintéressement. Ce spectacle l'écœura au point de le rendre à jamais méfiant, mais il eut du moins l'avantage de développer en lui les facultés d'observation qui sont le propre de tous les grands écrivains.

En 1850, Scheffel se rendit à Seckingen, la coquette cité des bords du Rhin qu'il devait un jour immortaliser. Pendant deux ans, il s'y initia à la pratique des affaires judiciaires, puis il passa quelques mois à Bruchsal, en qualité de secrétaire au greffe du tribunal de cette ville. Un rapport officiel du 14 mai 1852 constate le zèle, le talent et les vastes connaissances dont il fit preuve dans l'exercice de ses fonctions. Ce fut, semble-t-il, sa [VIII] dernière tentative d'étouffer, sous un travail acharné, son goût pour les arts. Après avoir sollicité et obtenu de ses supérieurs hiérarchiques un congé illimité, il partit pour l'Italie.

En arrivant à Rome avec le projet de se vouer à l'étude de la peinture, Scheffel espérait que la patrie de Raphaël et de Michel-Ange lui apporterait l'inspiration créatrice ; mais il oubliait trop que la prime jeunesse est presque nécessaire pour vaincre les difficultés techniques. Malgré l'ardeur avec laquelle il se mit au travail, ses camarades d'atelier ne tardèrent pas à se convaincre que leur ami des bords du Rhin se méprenait sur sa véritable vocation. Ils avaient, du reste, éprouvé tout de suite de la sympathie pour le nouveau venu, sentant qu'ils se trouvaient en face d'une intelligence d'élite. Raison de plus pour l'empêcher de s'engager définitivement dans une voie sans issue. Un jour qu'ils lui conseillaient d'abandonner les pinceaux pour [IX] la plume, Scheffel répondit : « Quand j'aurai fait mon chemin comme peintre, je m'occuperai peut-être de littérature ; mais pour le moment je veux me vouer tout entier à l'art pour lequel je suis né. » Ce ne fut heureusement pas son dernier mot. Un beau jour, il disparut de la Ville éternelle après avoir prévenu ses amis, par une lettre laconique, qu'il se sentait obligé de se retirer pendant quelque temps dans la solitude.

On apprit plus tard qu'il s'était réfugié dans l'île de Capri. C'est dans cette retraite que, pendant l'hiver de 1852 à 1853, il écrivit son chef-d'œuvre, le *Trompette de Seckingen*. L'idée de ce poème, raconte-t-il dans une dédicace placée en tête de l'ouvrage, lui est venue à Rome, pendant un hiver si pluvieux que « Marcus Brutus lui-même en eût attrapé le rhume ». Il voyait en rêve la radieuse beauté de la future héroïne de son poème, Marguerite ; les sonneries de la trompette de Werner le troublaient jusqu'au [X] milieu des fêtes du carnaval romain et la silhouette du vénérable matou Hiddigeigei le suivait à travers les ruines de Pompéi, l'invitant gravement à célébrer les hauts faits de la race féline. Ces poétiques fantômes l'obsédèrent jusqu'à ce qu'il les eût enfin emprisonnés dans des vers de quatre trochées.

La fable du *Trompette de Seckingen* est assez simple. On n'y trouve, comme Scheffel l'avoue lui-même, « ni les hautes échasses tragiques, ni le sel piquant de l'esprit de parti » ; mais cette épopée n'en plaît pas moins par l'exquise sensibilité et la belle humeur qui se dégage de ses vers alertes.

C'est ici surtout qu'on remarque à quel haut degré Scheffel possède ce qu'on a appelé le don de la vie. Tous les personnages du *Trompette*, même les acteurs secondaires, se gravent en relief sur le fond du récit ; tous vivent d'une vie réelle, intense, non par la multiplicité des détails, mais par la

forme et [XI] la netteté du trait. Le nain Perkéo, le peintre Fludribus, le chat philosophe Hiddigeigei, entre autres, ne laissent-ils pas d'eux-mêmes un souvenir inoubliable ?

D'ailleurs, Scheffel, nous l'avons fait remarquer, se peint lui-même dans ses vers, ou emprunte à son entourage les modèles dont il a besoin. L'histoire du trompette Werner est une espèce d'autobiographie du poète. Le vieux prêtre qui offre l'hospitalité à l'étudiant voyageur n'est autre que le curé d'un village voisin de Seckingen, très versé dans les langues anciennes et que Scheffel visita souvent pendant ses excursions dans la Forêt Noire. Le matou Hiddigeigei n'est pas un chat de pure fantaisie ; ces quelques mots que le poète mit à la première page d'un exemplaire du *Trompette*, envoyé à un de ses amis, le prouvent : « A Monsieur Preuschen, conseiller à la Cour de justice de Bruchsal, seigneur et maître du vrai et historique Hiddigeigei. » Plusieurs des poésies de [XII] l'intermède lyrique qui interrompt au XIV^e chant la suite du récit, ont été inspirées à Scheffel par un amour malheureux et sont antérieures à la composition du *Trompette*.

Notre poète n'a pas choisi non plus au hasard le nom de son héros, Werner Kirchhof. On voit encore aujourd'hui au cimetière de Seckingen un monument funéraire dont l'inscription latine dit : « C'est ici que Franz-Werner Kirchhofer et sa femme, Marie-Ursule de Schœnau, modèles d'amour réciproque, cherchèrent pendant leur vie la paix de l'âme et du corps, paix qu'ils ont trouvée dans une mort tranquille et douce, lui le dernier jour de mai 1690, elle le 21 mars 1691. Ils vivent en Dieu. » Si le héros de Scheffel s'appelle Kirchhof et non pas Kirchhofer, comme porte l'inscription, c'est pour un motif purement technique : le mot de Kirchhofer n'entrerait pas aisément dans le vers adopté par le poète.

D'après une légende de la Forêt Noire, [XIII] Werner Kirchhofer, musicien distingué, était reçu chez le baron de Seckingen à cause de son talent. La fille du gentilhomme s'éprit du jeune artiste, mais jamais son père ne voulut consentir à un mariage qu'il tenait pour une mésalliance. La jeune fille fut envoyée comme demoiselle d'honneur à la cour impériale. Werner la suivit à Vienne où il devint maître de chapelle à la cathédrale. Un jour, les deux jeunes gens se reconnaissent à la sortie de l'église, la fille du baron perd connaissance et l'empereur s'informe de la cause de cet évanouissement. Tout se dévoile ; Werner est anobli et peut se marier selon ses désirs.

Scheffel a suivi cette légende, mais comme il aime à transporter l'action dans les endroits qu'il connaît bien, il fait naître Werner à Heidelberg, la ville peuplée de ses souvenirs universitaires, et son héros devient maître de chapelle, non de l'empereur, mais du pape.

[XIV] Marmontel a eu raison de dire que le royaume de la gloire ressemble au royaume des cieux : on n'y pénètre que par escalade, effraction et bris de clôture. Quand Scheffel, après avoir longtemps cherché un éditeur, fit enfin paraître le *Trompette de Seckingen*, le public allemand n'apprécia guère cette forme nouvelle de l'épopée, aussi éloignée que possible du sentimentalisme affadi alors à la mode. La première édition du *Trompette* parut en 1854, la deuxième quatre ans plus tard seulement. Mais, quand les lecteurs s'aperçurent que les vers du poète donnaient une image fidèle de leur nation, traduisaient les sentiments les plus intimes de leur cœur, le *Trompette* acquit tout à coup une vogue qui n'a plus cessé de se soutenir. La 50^e édition de ce poème fut publiée en 1876, la 100^e en 1882, la 230^e en 1901. On chercherait vainement un second exemple de succès pareil dans les annales de la librairie allemande.

Un compositeur alsacien, Victor Nessler, a [XV] tiré du poème de Scheffel le libretto d'un opéra, qui fut joué des centaines de fois sur les principales scènes d'Allemagne, d'Autriche et des États-Unis. Le *Trompette de Seckingen* a été traduit en anglais, en hollandais, en danois et en italien. Nous apportons aujourd'hui, par une version française, notre tribut d'admiration au plus populaire des poètes de l'Allemagne contemporaine.

II

A peine Scheffel avait-il terminé le *Trompette*, en avril 1853, qu'il reçut de son père l'ordre de revenir dans sa patrie. Le vieux major était très mécontent de son fils, qui perdait son temps, disait-il, à faire de mauvais dessins et de méchants vers. Scheffel revint donc à Carlsruhe où son père usa de son influence auprès du ministère badois pour le faire nommer juge assesseur ; une maladie d'yeux l'empêcha d'entrer en [XVI] fonctions. Quand il fut guéri, il alla s'asseoir de nouveau sur les

bancs de l'Université de Heidelberg : l'idée lui était venue de se préparer au professorat et il se mit à étudier avec ardeur la philologie allemande. Mais l'Alma mater ne réussit pas plus à le changer en professeur qu'elle n'avait pu le transformer en magistrat. Pendant la journée, Scheffel lisait les chroniques du moyen âge et il fut amené ainsi à composer son grand roman d'*Ekkehard*, tableau des mœurs du X^e siècle, ou l'imagination la plus brillante coudoie l'érudition la plus scrupuleuse¹. [¹ M. A. Wendel a publié, en 1883, une bonne traduction française de cet ouvrage.] Le soir, il se rendait à l'hôtel de Hollande, où des hommes de lettres, des magistrats, des professeurs se rencontraient pour deviser gaiement, pour chanter et pour boire ; c'est à l'usage de cette espèce de Caveau teuton que Scheffel composa un grand nombre des chansons burlesques ou bachiques, [XVII] réunies plus tard sous le titre de *Gaudeamus* !

Le roman d'*Ekkehard* est brodé sur le canevas fourni par les chroniques latines du cloître de Saint-Gall; Le moine Ekkehard composa, vers 930, le poème de *Waltharius manu fortis*, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure; un autre moine du même nom, mort en 990, donna des leçons de latin à la duchesse Hedwige de Souabe, qui s'était retirée sur le Hohentwiel¹. [¹ Le Hohentwiel est une montagne isolée du Wurtemberg, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les Alpes et le lac de Constance. On voit encore au sommet les ruines imposantes d'un couvent de Bénédictins, fondé au IX^e siècle, et celles d'un château fort qui fut, au X^e siècle la résidence des comtes et des ducs de Souabe.] Scheffel a emprunté à la vie de ces deux religieux les principales données de son roman.

Nous venons d'indiquer les circonstances dans lesquelles est né le *Gaudeamus*. C'est le livre favori des étudiants allemands. Les chansons groupées sous ce titre ont circulé longtemps dans les Universités d'Allemagne et d'Autriche, sans nom d'auteur, avant d'être [XVIII] réunies en volume. Leur verve endiablée et leur drôlerie goguenarde ne peuvent guère être comprises de ceux qui ne sont pas familiers avec les usages des corporations allemandes d'étudiants, où les plaisanteries ont d'autant plus de succès qu'elles sont plus énormes. Ces poésies, originaires destinées à un cercle restreint d'amis, contiennent d'ailleurs beaucoup d'allusions dont le sens nous échappe. Le recueil ne parut qu'en 1866. Scheffel hésita longtemps avant de consentir à sa publication: « Vous verrez, disait-il à son éditeur, ces chansons vont me donner la réputation d'un génie de taverne. » Le poète ne se trompait pas : si le *Gaudeamus* a puissamment contribué à rendre son nom populaire, il n'en a pas moins excité la verve de la malignité publique et, malheureusement, l'auteur a eu le tort de s'affecter outre mesure d'insinuations malveillantes qui, en réalité, ne l'atteignaient pas.

[XIX]

III

Scheffel estimait que l'historien et le poète – il était l'un et l'autre – doivent courir le monde pour étudier directement les mœurs, s'inspirer des lieux et subir eux-mêmes l'influence des climats. Aussi le vit-on tout à coup quitter Heidelberg et commencer, ou plutôt continuer, cette vie errante qui le fait ressembler à un étudiant voyageur, *scholasticus vagans*, du moyen âge. En 1855, il retourne en Italie, où il prend des notes pour un poème qui devait être intitulé *La Mort du Titien* et qui n'a jamais vu le jour. Chassé de la péninsule par une épidémie de choléra, il parcourt le Tyrol, rêvant d'écrire une histoire de Venise. L'année suivante, il voyage dans le midi de la France. En 1857, nous le trouvons à Munich, en compagnie de sa sœur Marie qui succombe bientôt à une fièvre typhoïde. En 1858, le poète est à [XX] Donaueschingen, où le prince Egon de Fürstenberg l'a chargé de dresser le catalogue d'une bibliothèque; c'est à ce moment qu'il publie *Hugideo*, une nouvelle tirée de l'histoire de la décadence romaine. Mais un de ses admirateurs, le grand-duc de Saxe-Weimar, Charles-Alexandre, lui fait promettre d'écrire un roman sur le tournoi des minnesinger au château de la Wartbourg et voilà notre poète qui passe plusieurs années à recueillir des documents, visitant sans relâche les castels et les cloîtres, les bibliothèques et les archives, les sites et les ruines de la Thuringe et de l'Autriche.

La promesse, néanmoins, ne fut pas tenue. L'érudition commençait, chez l'écrivain, à faire obstacle à l'inspiration : le savant étouffait le poète. D'autre part, l'excès de travail avait affaibli le système nerveux de l'insatiable chercheur. Une crise survint et Scheffel essaya de trouver dans une maison de santé un remède à ses souffrances. Il guérit, mais [XXI] sans retrouver la vigueur juvénile de son intelligence. Ses œuvres eurent désormais quelque chose de fragmentaire, d'inachevé. Deux de

ses ouvrages, qui datent de cette époque, ne sont même que des épisodes qui auraient dû trouver leur place dans le grand roman de la Wartbourg: *Dame Aventure, poésies du temps de Henri d'Ofterdingen* et *Juniperus, histoire d'un croisé*. *Dame Aventure* – c'est le nom de la muse chère aux poètes d'antan – évoque l'âge d'or de la poésie chevaleresque et l'existence insouciant et gaie des étudiants voyageurs d'autrefois. *Juniperus*, qui témoigne d'une connaissance approfondie des mœurs et des usages du XIII^e siècle, n'a pas de fin, précisément parce qu'il devait être intercalé dans le roman de la Wartbourg et y trouver sa conclusion.

Scheffel épousa, à l'âge de trente-huit ans, une Bavaroise jolie et distinguée, mais cette union, dont naquit un seul enfant, ne fut pas [XXII] heureuse. Après quelques années de mariage, Mme Scheffel quitta son mari pour retourner chez ses parents, à Munich. On n'a jamais su les vrais motifs de cette séparation. On suppose que le caractère de jour en jour plus irritable du poète aura rendu la vie commune très difficile. « Dieu seul peut savoir quand et comment la désunion est entrée dans notre ménage, » disait Scheffel à ses amis, ce qui laisse supposer que la rupture s'est faite insensiblement, sans éclat, comme dans le fameux Vase brisé de Sully-Prudhomme.

Il nous reste à dire quelques mots des trois derniers ouvrages de Scheffel. La traduction du poème latin de *Waltharius manu fortis*, composé au X^e siècle par un moine de l'abbaye de Saint-Gall, est un document précieux pour l'étude des légendes et de la mythologie de l'ancienne Allemagne. Les *Psaumes de la Montagne*, que Scheffel met dans la bouche de saint Wolfgang, évêque de [XXIII] Ratisbonne au IX^e siècle, donnent une superbe description de la nature alpestre, telle qu'elle devait apparaître à un pieux anachorète du moyen âge. *Solitude dans les bois* procède du même amour de la nature, qui est étudiée, cette fois, à travers l'œil moderne d'un garde des eaux et forêts.

Le cinquantième anniversaire de la naissance de Scheffel fut une fête pour l'Allemagne entière. Avec une unanimité touchante, d'un bout à l'autre du pays, toutes les classes de la société témoignèrent à l'illustre jubilaire leur gratitude et leur enthousiasme : de Vienne à Bâle, de Munich à Berlin, partout où la langue allemande est parlée, on lui décerna la couronne du poète. La noblesse héréditaire lui fut conférée à cette occasion par le grand-duc de Bade et celui-ci se mêla, comme un simple citoyen, à la foule qui acclamait, à Carlsruhe, son barde préféré ; les villes qu'il avait chantées lui offrirent la bourgeoisie d'honneur ; les [XXIV] sociétés d'étudiants lui envoyèrent des députations; tout un peuple, en un mot, lui adressa l'expression de sa sympathie sous les formes les plus variées.

Scheffel mourut dix ans plus tard, le 9 avril 1886, dans la maison même où il était né. A l'approche de l'heure suprême, il avait voulu revoir les lieux témoins de son enfance. Là, à Carlsruhe, l'attendait sa femme qui, oubliant le passé, consola ses derniers jours et lui ferma les yeux.

Sa mort fut un deuil national. Sa patrie le pleura comme le plus aimé de ses poètes. Presque partout où il avait séjourné, on éleva des monuments à sa mémoire, à Carlsruhe, à Heidelberg, à Ilmenau, à Radolfzell, à Seckingen. Cette dernière ville, qui devait à son chantre une reconnaissance spéciale, donna au petit lac connu par les amours de Marguerite et de Werner le nom de lac de Scheffel, et, il y a peu d'années, si vous l'aviez visité à l'heure du crépuscule, vous [XXV] auriez vu flamboyer sur ses ondes, comme les yeux d'un chat fantastique, les feux du bateau à vapeur Matou Hiddigeigei.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, Scheffel incarne le génie de sa race et, par conséquent, reste quelquefois en dehors de nos conceptions habituelles. Si cette circonstance ne nous a pas empêché d'entreprendre la traduction du *Trompette de Seckingen*, c'est parce que le poète, tout en conservant la marque de son origine, n'en parle pas moins le langage du Beau, dont l'intelligence demeure indépendante du temps comme de l'espace.

A. R.

Extrait de : *Le Trompette de Seckingen*.
Traduit en vers français par Alfred Ribeaud.
Paris, Libr. P. Ollendorff 1902, pp. I – XXV